



## LA DEBACLE DU SAINT-LAURENT

Le fleuve roi dormait dans son immense lit,  
Et calme était alors sa course redoutable.  
Le couvrant d'un manteau qui l'orne et l'embellit,  
La glace a retenu son élan formidable.  
Le Saint-Laurent est là, dans son lit prisonnier :  
Tremblez, redoutez-le, car il va s'éveiller.

Il ne sait pas encore, il ignore l'outrage  
Qu'il vient de recevoir dans son profond sommeil :  
La glace d'un rempart entoure son rivage,  
Le fleuve dort toujours. Mais un jour le soleil  
A brisé les liens le tenant immobile :  
Tremblez, redoutez-le, cherchez vite un asile.

Il s'éveille, il s'étonne ; un long gémissement  
Qu'il pousse vers la rive a troublé le silence ;  
Il se change bientôt en un mugissement  
Et le fleuve en courroux se relève et s'élançe,  
Rien ne peut apaiser sa haine et sa fureur :  
Tremblez, redoutez-le, craignez quelque malheur.

Tel le guerrier vainqueur retenant son haleine  
Poursuit le fugitif pour lui donner la mort,  
Tel est le Saint-Laurent s'élançant dans la plaine,  
Anéantissant tout dans un horrible sort.  
Il approche, on le fuit ; mais sa colère augmente :  
Tremblez, redoutez-le, tout cède à sa tourmente.

Il règne par la force, et ce qu'il engloutit  
Ressort le lendemain de son profond abîme.  
Il s'apaise pourtant ; sa marche ralentit ;  
Sur son rivage enfin, dans un transport sublime  
Retentissent des chants de joie et de bonheur :  
Ne cherchez plus à fuir, Dieu retient sa fureur.

*Hector d'Haugrivy*

## LA MEUNIÈRE

NOUVELLE

I



Le matin-là, il faisait une chaleur, oh ! mais une chaleur, sur cette route toute blanche de Lorraine, qui s'allongeait à perte de vue devant moi !... Pas un toit à l'horizon ; rien que l'ombre courte des arbres, et de temps à autre,

des moutons qui sommeillaient, sous un grand poirier, avec le berger dans sa baraque et les chiens qui avaient cédé eux aussi à l'attrait de la sieste

J'allais rendre visite à un confrère en "belles-lettres," qui habite là bas, au fond d'un vieux bourg, une espèce de grande ferme.

"Viens donc me voir, m'écrivait-il, pour la vingtième fois au moins. Avec les arbres rabougris des boulevards, vos femmes fardées et les terrasses de vos cafés, vous ne savez pas ce que c'est que la vie."

Moi, ne pas savoir ce que c'est que la vie ! L'argument fut décisif : vite, ma canne ferrée, mes gros souliers à triples semelles et en avant !...

Et voilà comme quoi j'étais en marche depuis deux longues heures, sur cette route toute blanche de Lorraine, où je n'avais aperçu âme qui vive, hors les bergers et les moutons et les chiens.

Tout à coup, à un coude que fait la route, je me trouvai en face d'une jeune fille de seize à dix-huit ans, assise au pied d'un arbre et qui, d'après

l'inspection que je fis des paniers déposés autour d'elle, devait se rendre au marché du bourg voisin.

Comme elle ne m'avait pas entendu venir dans la poussière, elle jeta un petit cri d'effroi, en voyant là, planté devant elle et ne sachant trop d'où il tombait, une espèce de grand diable barbu, une trique ferrée à la main et tout couvert de poussière. Je vous avouerai sans peine que j'avais plus l'air d'un mendiant (et même d'autre chose encore), que d'un amateur de belles lettres qui s'en va visiter un confrère au bourg voisin.

La petite rassemblait déjà ses paniers pour fuir. Pensez donc ! Pas un toit à l'horizon et une espèce de mendiant (ou autre chose encore) devant vous, qui roule de gros yeux effarés... parce qu'ils ne s'attendaient pas du tout à une aussi agréable apparition.

— Oh ! mademoiselle, ne craignez donc rien, m'empressai-je de lui dire, en adoucissant le plus qu'il me fut possible la grosse voix de basse taille dont la nature m'a doté, ne craignez donc rien... Dites-moi seulement, je vous prie, si nous sommes encore loin du bourg de Longecourt. Je viens pour la première fois dans le pays

J'aurais voulu en être à cent lieues du bourg et de mon confrère en belles-lettres, pour faire avec elle le chemin jusque là. Elle s'y rendait, c'était certain ; quelque chose me le disait.

Ce furent sans doute mes paroles rassurantes ou l'air bon enfant que je porte sur le visage, malgré ma grande barbe et mes gros yeux effarés, toujours est-il que la petite villageoise n'était déjà plus effrayée du tout.

— Nous en sommes encore à une bonne lieue et demie, monsieur, me répondit-elle, plus ronge qu'une pivoine, mais d'une voix, oh ! mais d'une voix, douce et flûtée, comme tous les rossignols de la terre.

J'allais lui dire que son air de candeur et son trouble lui allaient à ravir, mais pour ne pas gâter les choses, dès le début (on ne sait pas à qui on a à faire), je me contentai de soupirer, toujours de ma voix adoucie, autant que possible :

— Encore une lieue et demie !... Quelle chaleur et je ne connais pas les chemins. Ne pourriez-vous pas me mettre sur la route ?

— Mais bien volontiers, monsieur, reprit la petite voix douce de rossignol. C'est à Longecourt que vous allez ?

— Oui, c'est cela.  
— Et moi aussi. Nous ferons la route ensemble. Encore un peu je lui demandais la permission de l'embrasser. Vous savez les "Belles-Lettres... Mais ne hâtons pas trop les choses.

II

Je m'étais assis de l'autre côté de l'arbre, sur un tertre de gazon et maintenant que je la voyais de côté, comme à la dérobée, elle me paraissait encore plus jolie. Oh ! qu'elle était gentille, cette fillette de seize à dix-huit ans, fraîche comme une rose de mai, avec son petit iupon couleur de ciel et son simple nœud de coton rose dans les cheveux. Avec cela, deux grands yeux noirs, ombragés de sourcils superbes et un nez retroussé qui me faisait rêver.

— Ah ! ça, aurait-il donc raison le confrère me disais-je, tout en admirant de plus en plus, à la dérobée, ma jolie voisine, qui elle aussi, paraissait rêver ?

— Si nous partions, monsieur, interrogea-t-elle, au bout d'un instant ; le marché risque fort d'être fini lorsque nous arriverons.

— Bien volontiers, mademoiselle. C'est étrange, mais je ne suis plus fatigué du tout.

Et tandis que nous marchions sur la route toute blanche de poussière, elle m'apprit, de son fin gazouillis de rossignol, que son père était meunier à Giracourt, le village qu'on aperçoit, là bas, sur la côte, derrière la petite forêt de hêtres. Ils avaient des chevaux, des vaches, des canards et cinquante verges de bonnes terres, d'un seul tenant. Sa mère était morte depuis bien longtemps déjà, et ce souvenir mit dans ses yeux toute une explosion de larmes qu'elle ne put contenir. J'en étais devenu moi-même tout attendri. Elle commandait à tout ce monde de ferme ; allait au marché à Longe-

court, avec le domestique, qui était malheureusement malade, ce jour là.

Eh ! eh ! malheureusement, je ne sais pas trop. — Nous sommes très heureux, mon père et moi, aussi heureux qu'on peut l'être : le moulin marche, le beurre et les œufs se vendent cher, et les terres rapportent...

— Ah ! ça, me disais-je, le confrère aurait décidément bien raison : je ne savais pas jusqu'ici ce que c'est que la vie.

Trouver deux êtres, heureux, parfaitement heureux, ne regrettant rien, ne se plaignant de rien, c'était du nouveau, cela !

La conversation ne languit pas, je vous assure, pendant la grosse lieue et demie qu'il nous fallut faire pour arriver à Longecourt. La petite avait la langue facile et c'est étonnant tout de même : cette nouvelle étape me parut aussi courte que l'autre m'avait paru longue !...

Il ne faisait plus chaud du tout : de fatigue, il n'était plus même question et c'est la tête toute grisée de cette délicate promenade à deux, sur cette route toute blanche de Lorraine que nous arrivâmes à Longecourt.

— Et maintenant, monsieur, dit la petite, en étendant le bras vers un sentier qui fuyait à gauche, sous les arbres, c'est toujours tout droit, à vingt minutes d'ici.

Je m'inclinai, mais au moment de nous quitter, pour ne jamais nous revoir, peut-être, je lui dis de ma voix la plus douce :

— Ne serais-je pas indiscret, mademoiselle, en vous demandant votre nom ; votre obligeance pour moi a été si grande que...

— Je m'appelle Jeanne Vibert, fit-elle, avec une gracieuse révérence.

Puis après une hésitation et en redevenant rouge comme la pivoine de tantôt :

— Et le vôtre, monsieur ?

— Maurice S...

La pivoine devint subitement beaucoup plus rouge encore.

— ... Le poète des *Fleurs d'Avril* et des *Chansons tristes* ?

Je m'inclinai sans rien dire.

— Ah ! monsieur, que vos livres m'ont fait plaisir ; laissez-moi vous remercier de tout mon cœur...

Et toute confuse de cette petite scène qui avait déjà attiré autour de nous plusieurs personnes du marché, elle disparut en courant...

Cette petite meunière avait lu mes œuvres !...

III

— Eh ! enfin le voilà, ce gros paresseux de parisien ; ce n'est pas malheureux, il y a cinq ans qu'on l'attend...

C'était le confrère, en bourgeron de toile, avec des guêtres jaunes et un grand chapeau de paille sur la nuque, qui m'ouvrait ses deux bras...

Je m'y précipitai avec bonheur et nous nous embrassâmes comme il convient à deux confrères en belles-lettres qui se revoient après une longue absence.

— A la bonne heure de t'être décidé une fois, à la bonne heure ! Et comment me trouves-tu dans mon costume de géorgiques ?

Je vis avec plaisir qu'il n'avait pas encore oublié ses auteurs

— Mais superbe, mon cher. S'il te prenait fantaisie de venir faire un petit tour rue Montmartre, avec cet accoutrement là, je te prédis un succès !

— Comme n'en ont jamais eu les trois volumes de vers et les cinq romans que j'ai publiés.

— Oh !

— Pas de flatterie, tiens. Je ne me suis pas fait illusion un instant et toute votre renommée littéraire, à vous autres écrivains, ne me ferait pas démarrer d'ici.

J'allais lui parler du succès de mes deux recueils de poésie puisqu'une petite fermière de ses environs les connaissait par cœur, (j'en étais persuadé : toujours les "Belles-Lettres") dans un pays perdu, au bout du monde, comme l'était Longecourt. Mais je conservai cela pour plus tard : il invitera bien quelques gros fermiers des environs, un jour ou l'autre, me dis-je. Nous trouverons alors moyen de placer l'histoire, d'une façon quelconque : ce sera